

L'ALPHABET DES LETTRES

CHRONIQUES

PAR

PAUL LÉAUTAUD

L

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

CHRONIQUES

Copyright by Paul Léautaud, 1925

L'ALPHABET DES LETTRES

CHRONIQUES

PAR

PAUL LÉAUTAUD

L

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

LA MORT DE JULES CLARETIE

LE voilà donc parti, cet excellent Jules Claretie. Lui qui savait si bien faire le mort dans les moments difficiles, il lui a fallu le faire pour de bon. Il semble bien que son prochain départ de la Comédie ait été pour quelque chose dans sa fin un peu soudaine. L'offre de sa démission lui avait souvent réussi pour résoudre à son avantage les crises de son administration. Il comptait bien encore cette fois-ci qu'elle lui réussirait. La chance avait-elle tourné ? On le prit au mot. Ce fut vraiment la démission. Il en garda une sorte d'abattement moral. La maladie survint, contre laquelle la résistance, le ressort habituels man-

quèrent. Lui-même, du reste, devait se sentir atteint, si on en croit ce mot de lui qu'on a rapporté, vrai mot de la fin. Il venait d'être fait commandeur de la Légion d'honneur. Des amis le félicitaient : « Oui, oui, répondit-il, une plaque mortuaire. »

Ce mot fut une vraie surprise. Avait-il donc de l'esprit? A n'être que son lecteur, on pouvait ne s'en être jamais aperçu. Il était sans doute de ces gens, quand ils ont de l'esprit, qui le cachent soigneusement, de peur de se nuire.

C'était un homme admirable. Il y avait d'abord le grand travailleur. Il y a des excitateurs d'idées. Il était, lui, comme un exciteur au travail. J'ai connu des gens, quand ils n'étaient pas en train, qui pensaient à lui, à sa prodigieuse activité. Cela les remontait aussitôt. Quant à abattre pareille besogne, nul n'y aurait pu prétendre. Sur ce point, il était unique. C'est à se demander où il prenait le temps de tant faire. Et quand je dis : le temps? Je pense aussi : le goût. Ses romans, ses chroniques du *Temps*, ses

articles de journaux, ses pièces de théâtre, sa correspondance, (répondant à toutes les lettres, écrivant de lui-même aux gens à propos de tout et de rien), l'administration d'un théâtre comme la Comédie-Française, ses discours, sa vie de famille, ses devoirs d'académicien, les premières, les mariages, les enterrements, présent à tous, il menait tout cela de front. On ne pouvait pas s'étonner, sachant cela, qu'il courût toujours, impossible à saisir, déjà loin quand on lui parlait, répondant d'un mot évasif, et que, dans les couloirs de la Comédie, il passât comme un éclair. S'est-il arrêté un seul jour de travailler ? Non. Il l'a dit lui-même : pas un seul jour. J'y ai pensé souvent : travailler à ce point, ne jamais s'arrêter, quel don d'illusion cela suppose ! Quel manque de sensibilité, aussi ! Alors, jamais de rêverie, d'incertitude, de détachement, un peu de ce goût amer de la vanité de toutes choses ? Il faut bien croire que non. Il écrivait, rien que cela. Il écrivait, sans cesse. Il écrivait, toujours. L'expéditionnaire de la littérature !

Il y avait aussi l'administrateur. Là aussi, il était remarquable. Il eût fait un merveilleux diplomate. Quelle maîtrise de soi, quelle adresse devant les difficultés, quel don de dissimuler, de savoir se taire, de rester le même homme en dépit des événements ! Il fut pendant plusieurs mois, il y a quelques années, à avoir toute la Comédie contre lui. Les sociétaires complotaient, portaient en cachette au ministre des rapports lui imputant les pires incapacités. Les candidats à sa succession le combattaient ou le faisaient combattre dans les journaux. Tout le monde pensait : il lui va falloir s'en aller. Lui, pendant ce temps, n'avait l'air de rien. Il écrivait ses chroniques, il ordonnait ses spectacles, il écrivait ou répondait aux gens, il allait à l'Académie, aux mariages, aux premières, aux enterrements, toujours courant, toujours aimable. Des attaques, des menées secrètes, des propos perfides, de tout ce qu'on faisait ou disait contre lui, pas un mot parlé ou écrit. Un beau jour, on s'aperçut qu'il était toujours

là, ayant mis tout le monde dans sa poche. Les sociétaires n'en revenaient pas : comme comédien, il avait plus de talent qu'eux.

Vous me direz qu'il y avait aussi l'écrivain ? Je ne l'oublie pas. *Paris-Midi* nous a donné, à ce sujet, un intéressant écho sur la mère de Jules Claretie. Il paraît que, lorsque, tout jeune homme, il se décida à faire de la littérature, elle le contraignit à une tâche quotidienne, à écrire chaque jour quelque chose, fût-ce seulement dix lignes. Elle se connaissait en bonne méthode littéraire, cette maman. Écrire chaque jour quelque chose, c'est le secret de bien des talents, de bien des réputations, le secret également du travail facile, toujours fait avec plaisir. L'esprit est tenu en éveil, le travail de chaque jour bénéficie du travail de la veille. C'est la roue à laquelle on a imprimé un fort mouvement et qui tourne ensuite toute seule. Un de nos meilleurs écrivains d'aujourd'hui, d'esprit libre, celui-là ! — vous le lisez et l'admirez souvent dans ce même *Mercur*e, — n'est pas arrivé au-

trement à l'aisance, au naturel avec lesquels il écrit, après le style cherché, compliqué et artificiel de ses débuts. Jules Claretie a toutefois un peu abusé des bons avis de sa mère. Que de mauvais livres, que de chroniques tirées à la ligne, que de pages mortes aussitôt qu'écrites nous devons à cette obéissance filiale ! On nous a dit, pour excuser cette production, que Jules Claretie ne pouvait dormir, et qu'alors il écrivait. Que ne se lisait-il, plutôt ! Il eût perdu ses insomnies.

Le jour de ses obsèques, j'ai acheté *le Temps*, son journal, pour lire les discours. Je ne suis pas regardant à l'argent, mais, vrai, j'ai regretté ma dépense. Pas un mot, un trait d'intéressant, dans toutes ces colonnes. Des clichés, la plus mauvaise rhétorique, des hyperboles inattendues. On y appelait M. Claretie fils « notre espérance ». J'étais navré. Tout s'en va, décidément. On ne sait plus enterrer les gens. De tant de bavards, il n'y eut que M. Robert de Flers qui fut fidèle à son talent, en intercalant

dans son discours, sans guillemets ni citation de nom d'auteur, un mot de Marivaux ¹.

En définitive, il restera surtout de Jules Claretie la réputation d'un homme aimable. Il l'a d'ailleurs bien méritée. A-t-il fait assez de compliments dans sa vie, à l'un, à l'autre, à tout le monde ! Il avait cela dans le sang, la flatterie. Vous connaissez les discours mortuaires ? Le défunt a eu toutes les vertus, tous les mérites, tous les talents. Jules Claretie, qui a parlé de beaucoup de gens dans ses écrits, à croire qu'il n'écrivait que pour cela, donnait toujours l'impression qu'il parlait d'un mort, tant il était plein d'attentions, prodigue de gentilleses, généreux d'éloges. Même, exprimait-on sur lui ou sur son œuvre la plus légère critique, qu'il s'empressait de la relever, pour avoir l'occasion, en écrivant à son auteur, de faire un compliment. Il aurait pu être un mémorialiste remarquable, ayant tant vu, choses et gens, ayant tant circulé, dans les

1. « Pour être bon, il faut l'être trop. »

milieux les plus divers, et nous donner de ces livres, les seuls qui survivent, en réalité. Hélas! il était aimable, il voulait l'être à tout prix, et toute son œuvre de chroniqueur, à part quelques bien rares morceaux, n'est qu'un long palmarès fastidieux, fade, niais, presque servile. Espérons qu'elle lui a mérité, du moins, d'aller droit au Paradis, où vont les âmes neutres, qui n'ont su aimer ni détester vraiment, ceux qui, tout en parlant beaucoup, n'ont rien dit ici-bas, les sages, les prudents par l'esprit plus encore que par les actions. Nul doute que son excellent naturel se soit là-haut montré tout de suite, et qu'à peine arrivé il ait séduit tout le monde. Sûr qu'il continue dans cet agréable séjour sa posture terrestre, et c'est une image que j'offre à ces messieurs et dames sociétaires de la Comédie-Française qui l'ont connu et aimé :

Jules Claretie, dans les cioux,
Fait des compliments au bon Dieu.

Janvier 1914.

L'ILLUSIONNISTE
DE M. SACHA GUITRY
UN MOT ET UN AUTRE MOT

LES temps sont durs. La vie n'est pas drôle. La bêtise règne. Le bon Dieu redevient à la mode. Les commerçants volent plus que jamais, fort heureux de certains scandales qui détournent l'attention de leurs coquinerias pourtant autrement dommageables. Les patrons gémissent hypocritement et les actionnaires s'empressent les poches au détriment des employés. Les ouvriers plastronnent, ivres de vin et d'argent, en attendant d'être les maîtres. Les grands faiseurs d'affaires, nés malins, collectionnent les millions et se

montrent les seules gens sympathiques dans l'universelle duperie. La grossièreté, la stupidité, la cupidité s'épanouissent, tableau sans pareil pour qui sait goûter les délices du rire et du mépris. Au milieu de ces manifestations nationales, une pièce de M. Sacha Guitry est une douceur, un enchantement, une consolation. Qu'importent les temps que nous subissons ! Tout n'est pas complètement perdu pour le moment : il y a encore en France un homme d'esprit.

Ce petit début n'est pas mal. Mais il n'est pas tout ce que j'ai à dire. Faut-il continuer ? Je me le demande. Baste ! je me décide. Je dirai donc qu'être un homme d'esprit n'est pas tout le mérite de M. Sacha Guitry. Il est encore, et surtout, étant cet homme d'esprit, d'avoir su le rester. Croyez bien que cela suppose plus d'intelligence que peut-être il n'y paraît. Jugez-en par les nombreuses conversions que les événements actuels ont opérées. Certes, les serins ne sont pas devenus des aigles, mais que de gens qui semblaient être intelligents, du

jour au lendemain sont tombés dans la bêtise ! C'est que, dans les grandes circonstances, notre vraie nature se révèle, et seule nous gouverne. C'est très joli d'avoir, dans la vie courante, de vraies idées, une sensibilité au-dessus du vulgaire, une intelligence juste et droite, de montrer de la noblesse, de la fermeté, de l'indépendance d'esprit, de la hauteur dans le jugement, le sens du relatif et de l'équité, en un mot d'être, au moins par la pensée, un homme libre, quand tant d'autres ne sont que des citoyens. Seulement, il faut voir ce que cela devient dans les secousses. Or, nous l'avons vu, et à de nombreux exemples, cela devient à peu près zéro. Tout ce que nous admirions, approuvions en certains hommes, n'était chez eux qu'un revêtement, qu'une attitude, un jeu d'esprit. La secousse venue, le revêtement est tombé, et retrouvant leur naturel, ils n'ont plus montré que de la niaiserie. Nous les avons vus alors dans leur être vrai. Témoin, — c'est un exemple qui me réjouit entre tous, — cet écrivain

que nous avons pris jusqu'alors pour un grand esprit, et qui, *pendant l'orage*, oubliant soudain son parapluie, s'en trouva mouillé comme un Gribouille.

Ce n'est pas encore tout. Par un hasard providentiel, — car la Providence, aussi, est à la mode, (la Providence, sans doute, des fournisseurs, des commerçants, des patrons et des actionnaires et des profiteurs de toutes sortes), — la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry porte un titre exceptionnellement de circonstance : *L'illusionniste*. Prenez la peine d'y réfléchir un peu, je vous prie. Répétez-vous ce mot : l'illusionniste. Mettez-le même un moment au pluriel. Faites ensuite appel à votre imagination, si peu que vous en ayez. J'entends ici, par imagination, la capacité de se représenter les choses en étendue et en profondeur. J'ai même tort de parler d'imagination. Ce n'est pas le mot juste. Au contraire, exercez seulement ce que vous pouvez avoir du sens des réalités. Considérez cet immense univers, divisé en portions arbitraires, nées

de préjugés et d'idolâtries diverses autant que malfaisantes, et dans chacune desquelles s'agitent des millions d'individus. Chacun de ces groupements n'a-t-il pas ses illusionnistes, qui lui promettent monts et merveilles comme résultats de la grande aventure engagée, alors que le plus clair est que nous nous retrouverons tous, plus ou moins, le cul nu et le ventre vide, ce qui sera peut-être très joli, quant au cul, et très esthétique, quand au ventre, pour les femmes, mais ne sera ni l'un ni l'autre pour nous autres hommes? Question brûlante, me dites-vous? Aussi, je me dépêche de passer. Quittons le professeur d'illusion pour l'illusion elle-même. Tout ici-bas n'est-il pas qu'illusion? C'est l'illusion qui nous aide à vivre, et c'est elle encore qui aide à mourir tant de pauvres êtres faibles de cervelle. C'est l'illusion qui fait les mariages et qui fait aussi les divorces : on prend une femme croyant qu'on va être heureux avec elle et on la quitte dans l'espoir de retrouver le bonheur. Et il n'y a pas que dans le ma-

riage et le divorce que l'illusion règne!
Dans les pures histoires d'amour également.
Voulez-vous un exemple? Je connais comme
cela des gens qui s'aiment, je reçois leurs
confidences, et, naturellement, quand j'en
trouve l'occasion, je les utilise. Une femme
(jeune) s'est donnée à un homme (qui ne
l'est plus), par pure question de plaisir,
parce qu'elle n'a pas chez elle, avec un
mari ou un amant, (elle ne s'est pas gênée
pour le déclarer), les choses qu'elle aime
par-dessus tout. A chaque entrevue, dans
laquelle elle montre des progrès d'entrain
et de liberté, elle répète à cet homme
qu'elle ne saurait s'attacher, qu'elle ne l'aime
pas et ne l'aimera jamais, que seul le plaisir
l'occupe et la fait revenir. Cet homme, qui
est resté plein d'ardeur à un âge auquel on
commence à la perdre, et qui voudrait bien
en jouir sans déchirements, est enchanté
de la rencontre. « C'est parfait! dit-il à cette
femme, (qui, peut-être, voudrait bien le voir
s'attacher pour se moquer de lui). Personne
ne vous demande de la passion. Est-il be-

soin de s'aimer pour faire l'amour? Il suffit de se plaire. Avons-nous du plaisir l'un par l'autre? Oui! C'est l'essentiel. Ne cherchons pas plus loin. Ayons le plaisir sans la souffrance. » Et voilà encore l'illusion, toujours l'illusion! Ces deux plaisants se figurent qu'ils pourront ainsi se donner de l'agrément sans risques? Attendons-les un jour, s'ils continuent un peu longtemps leur partie. Le sentiment naît du plaisir sans qu'on s'en doute. C'est déjà un lien que la volupté partagée, — c'est même, souvent, toute la passion. Quand ces deux esprits forts de l'amour seront arrivés au bout de leur histoire et que l'un d'eux, comme c'est fatal, laissera l'autre en plan ou seulement le négligera, cet autre verra, à ses dépens, ce [que valait leur beau programme. Il retombera alors, — c'est un troisième cas, et il y en a bien d'autres, — dans une autre illusion, en s'imaginant qu'il a perdu un objet irremplaçable, unique au monde, alors que toutes les femmes, à peu de chose près, ont les mêmes talents pour nous

plaire et nous retenir. Oui, tout n'est ici-bas qu'illusions. C'est un thème facile, je n'en finirais pas si je voulais le développer. Illusion le devoir, illusion le plaisir, illusion le bonheur, illusions les plus douces choses de la vie, comme, peut-être, également, les plus douloureuses. Nous ne sommes jamais au ton réel. Toujours au-dessus, ou au-dessous. On s'abuse dans le bonheur et on s'abuse aussi dans le malheur. Ne sont-ce pas aussi des illusions, tous ces grands mots qui mènent les hommes, auxquels ils ont élevé un culte, et pour lesquels ils meurent si bêtement quelquefois?... Autre question brûlante, me dites-vous? Décidément, je passe encore. Vous ne direz plus rien, je pense, si je me contente de nous mettre en cause, moi qui écris et vous qui me lisez. Car, moi aussi, je donne un exemple d'illusion, au sujet de ces chroniques. J'ai beau ne pas me monter le coup sur mon compte, quand je les écris, je me dis qu'après tout elles en valent bien d'autres et qu'on les lira peut-être avec plaisir. Vous

en donnez un exemple de votre côté, quand vous ouvrez le *Mercur*e, que vous regardez le sommaire, que vous y lisez mon nom, que vous vous dites : « Ah ! il y a un Bois-sard. Nous allons lire des choses étonnantes », et qu'après m'avoir lu, vous vous dites, avec un petit air supérieur : « Mon Dieu ! ce n'est pas très extraordinaire », pensant en vous-même que vous en feriez autant. Je crois même pouvoir dire que votre illusion, dans ce cas, est peut-être plus forte que la mienne. Du moins, laissez-moi... cette illusion. Cependant, il y a une chose ici-bas qui n'est pas une illusion. Je vous la dirais bien, si j'étais sûr que vous ne me trouviez pas ridicule. Vous m'assurez que non ? En tout cas, ne le répétez à personne, ne dites pas surtout que c'est moi qui vous l'ai dit. On m'a comparé un jour à Footitt et à Chocolat, les chers clowns. Si on savait que je peux penser ce que je vais dire, je serais perdu de réputation, et, si peu que j'en aie, (encore une illusion !), j'ai la faiblesse d'y tenir. Cette chose, cette

unique chose qui n'est pas une illusion, c'est la bonté, la générosité, la pitié qui agissent, qui aident et qui secourent. Non, à toute la chaleur heureuse qu'elles mettent en nous, ces choses-là ne sont pas des illusions. Mais ce qui en est une, par exemple, une fameuse, une considérable, une extraordinaire, comique et réjouissante, c'est bien le talent et le renom que se figurent avoir tels et tels écrivains actuels que personne n'a jamais pu lire jusqu'au bout et que je me garderai bien de nommer, pour éviter de grossir la rubrique de nos *Échos* avec leurs réclamations. Je ne vois qu'une illusion digne d'être mise à côté de celle-là, tant elle la vaut, ou presque. Je peux en parler, car je la connais. C'est celle que montre un critique dramatique quand on le voit s'amuser à parler pendant trois pages de toute autre chose que de la pièce dont il a à rendre compte.

J'arrive donc à *L'Illusionniste* de M. Sacha Guitry. Je n'ai pas besoin de dire que l'auteur s'est tenu dans le domaine senti-

mental, romanesque, et nous l'avons retrouvé dans cette pièce tel que toujours, charmant, spirituel, moqueur, insolent, presque cynique, si plein de séductions que, pour ma part, à ce point conquis par lui, il peut bien de temps en temps montrer quelques faiblesses, je refuserai de les voir. Le sujet qu'il a pris est mince, — encore fallait-il le trouver, — mais avec M. Sacha Guitry c'est moins le sujet qui importe que la façon dont il l'arrange, le présente, l'exprime, et, cette façon-là, je n'exagère pas en disant que c'est, à chaque fois, une surprise et un ravissement. Le dommage, c'est que le public ne comprend pas toujours. Il y a dans *L'Illusionniste* des passages de chagrin et de tendresse. Parce qu'ils sont exprimés en souriant, et corrigés par une boutade, le public s'esclaffe. M. Sacha Guitry a bien raison d'être insolent et moqueur.

L'Illusionniste, — je donne le sujet et seulement le sujet, — c'est un faiseur de tours de passe-passe qui remplit un numéro dans tel music-hall que vous imaginerez.

Après une de ses représentations, il reçoit dans sa loge la visite de deux spectateurs : une dame et l'oisif qui l'entretient, lesquels viennent le prier de venir, le soir même, donner une séance chez eux, devant quelques invités. Comme il y a déjà un certain nombre de représentations que cette dame vient l'applaudir, arrivant juste pour son numéro, l'illusionniste comprend tout de suite... Nous voyons ensuite cette dame et son entreteneur rentrés chez eux, et occupés à dresser la liste de leurs invités. La dame a son plan. Elle cherche chicane à son amant, fêtard comme il y en a tant, sur les relations qu'il lui impose. La chicane tourne à l'aigre. On renonce à la séance et à convoquer personne. La dame téléphone à l'illusionniste que la séance est remise au lendemain soir. La chicane s'aggrave encore. Le malheureux entreteneur, infiniment maltraité, est obligé de prendre le parti d'aller coucher chez lui, en jurant que, s'en allant dans ces conditions, c'est pour ne plus revenir. Il est à peine parti, que l'illusionniste

fait son entrée, la dame ayant, en effet, téléphoné sans établir la communication. Un court dialogue. La situation s'éclaire. Le désir s'avoue d'un côté, est compris et partagé de l'autre, les baisers s'échangent, et l'illusionniste commence ses tours. Ils sont délicieux, comme le sont les mots d'amour qu'on entend et qu'on dit, qu'ils soient sincères ou seulement un jeu. Car les tours de l'illusionniste, maintenant, ce sont des mots d'amour. Il doit partir le lendemain en tournée, toute l'Europe et l'Amérique à parcourir, et il offre à sa conquête de l'accompagner. Quel enchantement ce sera de s'aimer sous des cieux si divers! La tenant dans ses bras, frémissante de désir et de rêverie, il lui énumère tous ces pays qu'ils traverseront, avec les charmes particuliers à chacun, leur couleur, leur atmosphère, leur bruit ou leur silence, leurs foules ou leur solitude, leur soleil ou leurs neiges. Oui, quel enchantement ce sera! La pauvre femme y est prise, et je ne jurerais pas que l'illusionniste lui-même n'y est pas pris,

emporté par sa virtuosité. Là-dessus, on va se coucher, pour les débuts d'un si beau programme et vous devinez bien quel voyage ils vont faire, dans les bras l'un de l'autre. Nous les retrouvons tous les deux le lendemain matin. L'illusionniste paraît le premier. Son domestique lui apporte son courrier, qu'il lit en véritable homme d'affaires. Puis, c'est la femme qui paraît, lasse, et si heureuse! « Quand part-on? » demande-t-elle à peine entrée. Comment? quand part-on? On part donc? Et où part-on? L'illusionniste a déjà quelque peu oublié. Ah! oui, hier soir?... Quelques heures seulement se sont écoulées, et hier soir est déjà loin. Hier soir était l'heure du désir. Ce matin est l'heure du désir satisfait. C'est inouï le changement que cela peut apporter. Oh! ce n'est pas que l'illusionniste revienne sur sa parole. Il a offert de partir ensemble? Il est toujours prêt. Si elle y tient, on partira. Seulement... Seulement, ce voyage sera-t-il vraiment si agréable? C'est bien vieux jeu, les Musées

de l'Italie. C'est bien surfait, l'Espagne, Gautier a très arrangé, et les courses de taureaux sont répugnantes. La Russie n'est qu'une glace, impossible à des gens frileux d'y vivre. L'Angleterre est toujours plongée dans l'ombre et dans l'humidité, et quant à l'Amérique, il faut en faire son deuil : l'impresario a décidé qu'on n'irait pas. Bref, il refait à sa conquête, mais à l'envers, l'itinéraire qu'il lui montrait si séduisant la veille. Comme elle est femme, elle comprend, et devant son rêve écroulé, elle fond en larmes, sans la moindre parole de reproche. A ce moment, l'entreteneur, qui avait juré ses grands Dieux, la veille, de ne plus revenir, revient, naturellement, en bon benêt qu'il est. Il a d'abord quelque étonnement de trouver là, de si bonne heure, l'illusionniste. La dame lui explique que celui-ci est venu lui dire qu'il ne peut donner la séance convenue la veille, obligé qu'il est de quitter Paris dans quelques heures. L'illusionniste prend congé, départ qui fait redoubler les sanglots de la pauvre

créature si bien revenue à la réalité. La pièce se termine alors par un de ces mots profonds, cruels, d'un comique triste et vrai, qui font qu'on peut être sûr que M. Sacha Guitry nous donnera un jour une véritable grande comédie, un mot digne d'une pièce de Becque. L'entreteneur, resté seul avec son amie, et la voyant ainsi toute en larmes, vient à elle, la prend tendrement dans ses bras, et du ton le plus doux, le plus caressant : « Comment! tu pleures? Pourquoi?... Oh! à cause de la scène d'hier soir?... Pauvre chérie! »

C'est M. Sacha Guitry lui-même qui joue l'illusionniste. Je ne lui ferai pas d'éloges. Il joue ses pièces avec autant de talent et d'esprit qu'il les écrit. A voir ce que je pense de l'auteur, on peut juger comment je trouve le comédien.

J'allais oublier que j'ai inscrit à mon sommaire : *un mot et un autre mot*. Les voici. Je causais, il y a quelque temps, avec un poète de cette maison et membre de l'Académie française, de la guerre actuelle

et des transformations que, sans doute, elle apportera dans la société et qui feront que nous autres hommes d'un certain âge, nous nous trouverons quelque peu dépaysés. « Hé! oui, me répondit-il, — et si on devine quel était mon interlocuteur, on sentira combien sa réponse était à la fois juste et jolie, — ce ne sera peut-être pas drôle. Nous serons les *ci-devants*, les nouveaux *ci-devants*. » Un employé de mes amis se trouvait là. Il goûta comme il convenait le mot du poète, et il dit à son tour, faisant allusion à la fidélité aux vieux usages qu'observerait, sans doute, son patron, en dépit des conditions économiques bien changées et de la vie doublée de prix : « Vous serez, en effet, les gens comme vous, les nouveaux *ci-devants*. Nous, les employés de la vieille école et qui le demeurerons, nous serons les nouveaux *demi-solde*. »

Novembre 1917.

LA CHARTREUSE DE PARME
D'APRÈS LE ROMAN DE STENDHAL
PAR M. PAUL GINISTY

STENDHAL! l'enchantement de ma jeunesse, l'enchantement de mon âge mûr. Stendhal! l'intelligence, la sensibilité, l'observation et l'analyse faites littérature au plus haut degré. Stendhal! l'écrivain inimitable, car on imite une rhétorique, un vocabulaire, on n'imité pas les facultés intellectuelles, la personnalité supérieure. *Arrigo Beyle, Milanese...* Qu'elle m'émeut, cette épitaphe, qu'elle me donne de pensées! Grand esprit, âme libre et voluptueuse. Pas d'autre patrie que la patrie

du cœur et de l'esprit. Là où a été le bonheur, là où on a connu l'amour, l'amitié, là est la seule et vraie patrie. Justement, ces derniers soirs, dégoûté plus que jamais des livres d'aujourd'hui, — la guerre favorise beaucoup la mauvaise littérature et les ouvrages niais sur des questions soi-disant sérieuses, — je relisais au hasard la *Correspondance*. Même dans les courts billets d'amour, quelle maîtrise de l'esprit sur le sentiment, et en même temps quelle profondeur de sentiment sous l'esprit qui persifle et se raille soi-même. Quel plaisir il devait avoir en les écrivant ! Quelle merveilleuse lecture que toutes ces lettres ! Partout, quelle brièveté, quelle rapidité, quel naturel, quel abandon, — le ton de la causerie ! — quelle correspondance parfaite entre l'expression et l'idée, le sentiment ou la sensation, que de mots touchants, que d'idées fortes, que d'observations profondes, que tout cela est plein avec peu de mots et qu'il est pénétrant et qu'il excite l'esprit, à quelque endroit de son œuvre

qu'on le lise ! Comment ne pas l'adorer, l'homme qui a pensé, senti de tels livres, imaginé et réalisé de telles figures, car jamais cela n'a été plus vrai qu'avec lui qu'un véritable écrivain n'écrit qu'à sa ressemblance intime et secrète. Tous tant que nous sommes aujourd'hui, mes chers confrères, mais oui, tous, ceux qui sont de l'Académie et ceux qui n'en sont pas, nous ne sommes à côté de lui que des zéros, d'incontestables zéros. Qu'on mette au pilon tous les romantiques, qui ont abîmé notre littérature, déformé, vicié, abêti notre esprit. Qu'on me donne Chamfort, La Rochefoucauld, *Le Neveu de Rameau*, (Diderot bien supérieur pour moi à ce phraseur et pleurard de Rousseau), quelques Stendhals, la *Correspondance*, le *Brulard*, les *Souvenirs* et *La Chartreuse* en tête, qu'on joigne à cela de quoi faire des cigarettes, ce qu'il faut pour écrivasser de temps en temps, une belle image libertine d'une jolie femme nue pour me consoler de la réalité que je n'ai pas, qu'on m'assure

avec cela ma subsistance, et je consens à vivre enfermé entre quatre murs, sans plus voir personne et sans jamais m'ennuyer. Ce que je dis là est d'ailleurs pur superflu. J'ai ce bonheur de pouvoir rester enfermé aussi longtemps qu'on voudra, sans livres ni papiers ni aucune société, sans m'ennuyer jamais, tant j'ai dans la tête de quoi m'occuper.

On ne peut parler de Stendhal sans penser à la question du style. Des gens qu'un style sans ornements, sans redondance, simplement précis et net, déconcerte, lui ont beaucoup reproché le sien. C'est qu'on est en général extrêmement sensible à la forme, dans le plus mauvais sens du mot. Des phrases chantantes, cadencées, « nombreuses », comme on dit, font pâmer le lecteur. Qu'importe que dix mots eussent pu suffire là où l'auteur a mis dix lignes et qu'avec des métaphores chaque chose à tout bout de champ soit dite deux fois, comme dans Flaubert. Si par surcroît vous y ajoutez un peu de

pathos romantique, d'enflure verbale, vous êtes sacré grand écrivain. J'en ai eu récemment un exemple qui m'a bien amusé. On sait que les Allemands ont déménagé de Saint-Quentin les pastels de La Tour, pour les installer dans un petit musée occasionnel à Maubeuge. Ils ont également publié un ouvrage de reproductions de ces pastels, accompagnées d'une étude d'un réserviste allemand, Hermann Ehrard, sur le pastelliste. J'ai une passion pour La Tour. Je me ferais voleur de tableaux de musée rien que pour son portrait par lui-même qui se trouve au Louvre. Je n'ai donc pas manqué de lire dans la *Revue hebdomadaire*, un article sur ce sujet, de M. Elie Fleury, directeur du *Journal de Saint-Quentin*, qui, lui, préfère le beau style obscur et bavard, au style exact et précis. Le réserviste Ehrard fait reproche à La Tour, dans son étude, du caractère un peu superficiel de son art, et exprime cette critique que le pastelliste n'a rendu trop uniquement que l'aspect extérieur de

ses modèles. Cela en ces termes, d'après M. Elie Fleury lui-même :

Son art, écrit M. Ehrard, trouve ses limites dans ses propres dispositions d'esprit ; les personnes qu'il représente sont toutes animées par un but extérieur ; il ne connaît que le regard de celui qui observe avec vivacité. Presque toujours, un regard, une réflexion, un simple coup d'œil servent à lui faire tendre les traits de son modèle. Il n'a pas perçu l'homme intérieur, la profondeur d'un esprit plongé en ses réflexions, le secret d'un œil qui regarde en soi-même.

Or, il se trouve que M. Maurice Barrès a formulé sur La Tour la même critique, dans une « pensée lapidaire », c'est l'avis de M. Elie Fleury. On va voir la différence de style. Je cite encore, toujours d'après M. Elie Fleury :

La Tour n'était pas doué pour saisir cette âme du monde qu'il entrevoyait. Ce merveilleux physionomiste prêtait à l'univers une figure insuffisante. Je ne m'en étonne pas, ayant vu à ce musée de Saint-Quentin son portrait par Peronneau. « La Tour, écrivais-je aux marges du catalogue, fait l'insolent, mais ne domine pas ; c'est un valet qui observe les invités, ce n'est pas Saint-Simon. » Pensée exprimée trop durement. Mais on entendra qu'il ne s'agit ici

que de hiérarchie intellectuelle, je veux dire que La Tour n'était pas de force à maîtriser les objets qu'il avait la passion d'observer. (*Trois stations de psychothérapie.*)

On le voit : c'est absolument la même idée, le même point de vue. Il y a seulement cette différence : ce que l'écrivain allemand a exprimé avec clarté, précision, M. Maurice Barrès l'a écrit en beau style maniéré et obscur, et bien plus longuement. Comme c'est vrai que Molière est de tous les temps ! Nous avons là, encore une fois, le pendant, en prose, du sonnet d'Oronte, et on pourrait récrire la scène avec variantes. Qu'est-ce que : *cette âme du monde* ? et : *prêtait à l'univers une figure insuffisante* ? et cette *hiérarchie intellectuelle* si imposante ? et cette *force à maîtriser les objets qu'il avait la passion d'observer* ? Tout cela à propos des pastels de La Tour, qui sont la clarté même, la légèreté même ! Parlez-moi du réserviste Ehrard. Voilà un homme qui a un bon cerveau, qui pense et qui écrit clairement, qui dit avec justesse

ce qu'il a à dire. M. Maurice Barrès, sur le même sujet, n'a fait que du charabia romantique, comme il y en a beaucoup dans son œuvre.

A ce propos, Stendhal s'est bien trompé, une fois. C'est dans sa lettre à Balzac, pour le remercier de son étude sur *La Chartreuse*. « La part de la forme devient plus mince chaque jour, écrivait-il. A mesure que les demi-sots deviennent plus nombreux la part de la forme diminue. » Les demi-sots, (il voulait dire les demi-intelligents), sont devenus plus nombreux, en effet, on ne saurait le nier, et ils sont aujourd'hui plus nombreux à lire qu'autrefois, mais la part de la forme n'en a pas diminué, au contraire. Tout le monde parle de style sans y rien connaître, et l'expression : *c'est bien écrit*, est dans la bouche de gens presque illettrés. C'est qu'il est plus facile, et à la portée du plus grand nombre, de sentir le côté joli, romance, d'une phrase bien enjolivée, que la valeur d'une idée originale, d'un sentiment vrai, d'une obser-

vation juste, exprimés tels qu'ils ont été sentis ou pensés. La plupart des lecteurs ne voient rien des mérites d'un style naturel, clair, spontané, pourtant autrement éloquent et pénétrant, comme tout ce qui est simple et vrai. Ils ne se doutent pas de la merveille d'un style comme celui de Tallemant, par exemple, dont pas une tournure n'a vieilli, qui semble écrit d'hier. N'éprouvant pas le besoin, et pour cause, de rien comprendre à ce qu'ils lisent, il leur suffit d'être éblouis. Ils béent d'admiration devant les écrivains emphatiques, obscurs, maniérés, bavards, faiseurs de périodes et de métaphores, qui cherchent l'effet plus que la vérité. M. Maurice Barrès devient à leurs yeux l'auteur d'une « pensée lapidaire » pour avoir écrit le petit morceau cité plus haut et poussé la recherche littéraire jusqu'à appeler des *objets* les modèles de La Tour.

Autre exemple. Ces derniers soirs, également, je feuilletais un Manuel de littérature. Ces ouvrages sont souvent fort amu-

sants. Je tombai, sans l'avoir cherché, sur le chapitre Stendhal. On y explique sa manière : la vérité des petits faits. Il y est dit quelques mots du chapitre célèbre de *La Chartreuse*, sur la bataille de Waterloo, dont Fabrice, explique-t-on, ne voit que de « minces détails ». Citation de quelques lignes comme exemple. Puis, cette appréciation : « On est loin des grands tableaux de Victor Hugo. » Ces grands tableaux se trouvent, je crois, dans *Les Misérables*. J'ai lu cela autrefois. Tout comme l'histoire de Michelet, c'est uniquement œuvre de poète, d'imaginatif, c'est-à-dire rien de vrai, rien de réellement observé, rien d'humain. C'est fait après coup, en artiste, par quelqu'un qui n'a pas vu, et cela n'a de prix que celui de l'éloquence et du lyrisme. Pour tout dire, c'est du beau style et rien de plus. Je reste de l'avis de Stendhal : la vérité des petits faits a autrement d'importance. Preuve : les mémoires plus importants pour connaître une époque que l'histoire écrite par les historiens. Ce n'est même pas assez

dire que la vérité des petits faits a autrement d'importance. On peut ajouter qu'elle a autrement de charme : on saisit, avec eux, les gens, les événements, les mœurs, les choses, sur le vif. Les conditions de la guerre ont certainement beaucoup changé. Mais je voudrais qu'on prenne un soldat d'aujourd'hui, homme intelligent, sensible et observateur, qu'on lui donne à lire la description d'un coin de la bataille de Waterloo par Stendhal, et la même description emphatique par Victor Hugo, et qu'on lui demande laquelle est la plus près de ses propres observations et sensations dans la présente guerre. Nul doute qu'il répondra : celle de Stendhal. Chaque combattant ne connaît, en effet, que son petit coin, que ce qui se passe autour de lui, ne voit de la bataille, comme Fabrice, que de « minces détails ». Soyez sûr qu'il n'a aucun lyrisme, qu'il n'entend pas du tout la France l'appeler à son aide parce qu'elle meurt, ni autres niaiseries littéraires. Il a un travail autrement significatif et important que cette

phraséologie : celui de faire de son mieux ce qu'on lui a dit de faire, en s'arrangeant de façon à en revenir, autant que possible. On peut même dire que plus il a de sang-froid et de clairvoyance, meilleur et plus utile soldat il sera. Car le bon soldat, si je ne me trompe, c'est celui qui fait beaucoup de besogne et qui se conserve à son pays. Celui qui se fait tuer, on est bien avancé, avec lui ! C'est ce qu'a peint Stendhal dans son récit des aventures de Fabrice pendant la bataille de Waterloo, et c'est ce qui donne à ce récit une telle couleur, un tel accent de vérité. Victor Hugo, lui, a fait du grand style, du lyrisme, de l'épopée, du roman, des phrases, de la farce, tout ce qu'on voudra, sauf de l'observation vraie, vécue et juste : en grand, ce que nous appelons aujourd'hui du « bourrage de crâne ».

Je crois qu'il est temps que j'arrive à *La Chartreuse de Parme*, la pièce tirée par M. Paul Ginisty du roman de Stendhal. C'est un beau travail. Cela ressemble au roman comme une femme vertueuse à une

femme aimable. M. Paul Ginisty a tout arrangé à sa façon. Il a modifié les faits, changé les circonstances, dénaturé les caractères, fondu les épisodes, supprimé d'un côté, ajouté d'un autre. Ces hommes de théâtre ont une grande force : ils ne doutent de rien, ils ne reculent devant rien. Dénaturer les caractères, modifier, changer, ajouter, supprimer, dans une telle œuvre et d'un tel écrivain ! Pour nous autres lecteurs d'une certaine espèce, qui lisons de pareils livres avec un intérêt toujours croissant et dont les réflexions augmentent et se renouvellent à chaque lecture, il y a vraiment dans ces procédés un genre littéraire déconcertant. Je ne sais si je m'adresse à des lecteurs du roman de Stendhal. Je ne puis entreprendre de le raconter, d'en donner le développement. Je n'aurais pas le talent pour un pareil travail, ni la place. D'ailleurs, un roman de Stendhal ne peut être raconté. C'est dire s'il est encore moins susceptible d'être mis au théâtre. Je ne dis pas que la pièce de M. Paul Ginisty est

ennuyeuse, sans aucun intérêt pour le spectateur venu l'entendre pour passer sa soirée. Je dis qu'elle est sans rapport avec le roman et qu'il n'en pouvait être autrement. La grande figure du Comte Mosca, fin, spirituel, moqueur, le modèle des amants sur le retour, diplomate et politique de grande allure, en même temps sachant ne rien prendre au sérieux de ses fonctions ni de lui-même et dans lequel Balzac voyait un portrait du Prince de Metternich, n'est plus, dans la pièce de M. Paul Ginisty, qu'un personnage secondaire, d'allure médiocre, avec un petit air de traître de mélodrame. La Sanséverina, jolie, passionnée, amoureuse, la femme de grand esprit, au cerveau politique, intrigante, adroite et aventureuse, qu'on ne peut connaître sans rêver à elle le restant de ses jours, n'est plus qu'une femme de quarante ans qui se désole d'aimer sans être aimée. Le Prince de Parme, qui, dans le roman, n'est nullement un sot et un grotesque, mais un petit tyranneau poltron, affecté et à cheval sur

l'étiquette, nous est montré sous les aspects d'un comique qui touche à l'opérette. Enfin, Fabrice, « cet être singulier, vif, original », et la touchante et ardente Clélia, ne sont plus que deux amoureux comme on en voit dans toutes les pièces. Rien, non plus, du grand romanesque passionné qui anime tout le roman, des nuances, des détails, de l'intrigue dans ses phases si diverses et si mouvementées, de la merveilleuse peinture des intrigues et des rivalités de la cour de Parme, de l'immoralité délicate de certaines situations et de certaines actions des personnages. Rien, non plus, à plus forte raison, de cette *part de l'auteur* qui est peut-être le plus grand attrait du livre : réflexions, observations, comparaisons, moqueries, tout un *a parte* charmant, profond, plein de bonhomie, qui montre le véritable écrivain, supérieur encore à ce qu'il écrit. Et ces mots vifs, ces mots profonds, ces mots spirituels ou touchants dont le roman est rempli ! Par exemple, celui-ci, quand la Duchesse comprend qu'elle ne peut être

aimée par Fabrice, et dans lequel se peint, comme disait Stendhal, une telle nuance de tendresse : « Une femme de quarante ans n'est plus quelque chose que pour les hommes qui l'ont aimée dans sa jeunesse. » Cet autre, si bien observé, quand Fabrice, à Waterloo, remarque que les soldats au milieu desquels il se trouve, pour démêler le vrai de sa propre histoire à lui, répètent jusqu'à cinq et six fois les mêmes détails : « Il ne savait pas encore, dit Beyle, que c'est ainsi, qu'en France, les gens du peuple vont à la recherche des idées. » De ces mots, rien également. Je me doute bien que M. Paul Ginisty, en lisant ce nouveau compte rendu défavorable, va hausser les épaules, et, agacé, dire qu'on ne l'a pas compris, qu'il n'a pas prétendu mettre à la scène le roman de Stendhal, mais seulement faire une pièce d'après ce roman. Je me permettrai encore de ne pas l'approuver. On doit laisser les œuvres littéraires dans la forme que leur ont donnée leurs auteurs, qui étaient, sur ce point, les meilleurs juges.

Leur en donner une autre ne peut que les dénaturer et les amoindrir, la scène ne pouvant exprimer tout ce que contient le livre. Ce sont là des procédés littéraires déplorables. Lisez *La Chartreuse de Parme*. Allez voir la pièce de l'Odéon. Le diable si vous n'êtes pas de mon avis.

On voudra bien ne pas prendre mauvaise opinion de moi parce que je me suis occupé aujourd'hui de théâtre. Je prends cette précaution parce que M. Paul Adam, à quelqu'un qui l'interrogeait récemment sur l'avenir du théâtre, a répondu que s'occuper de ces questions en ce moment, c'est trahir. Bigre! il y a trahir et trahir, et il y a longtemps que M. Paul Adam, comme écrivain, trahit la France, — dans sa langue.

Novembre 1918.

LE MARI, LA FEMME ET L'AMANT
DE M. SACHA GUITRUY

LE mardi 22 avril. Je vais le soir au Vaudeville, voir la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry. Je sors à six heures et demie du Mercure. Je ne suis pas de santé brillante, ayant subi une crise de froid, mais je n'y pense pas. Je dîne dans le quartier, puis je me mets en route, léger, flâneur, plein de rêverie, une cigarette d'une main, ma canne de théâtre de l'autre. En passant, je me regarde dans une glace. J'ai plus que jamais cet air clown que me prête et dont s'amuse si bien une certaine dame, — un clown plus très jeune, hélas ! et que ses tours n'enrichissent guère. Au boulevard

Saint-Germain, je prends la rue de Seine, qui est bien une des rues les plus pittoresques de la rive gauche. Je la connais par cœur. Dans ma jeunesse, pendant des années, je l'ai parcourue, aller et retour, quatre fois chaque jour. J'en pourrais dire, les yeux fermés, toutes les boutiques. Quand elle disparaîtra, ou plutôt, quand on la modifiera, ce dont on recommence à parler, je vieillirai soudain de beaucoup par le nombre de mes souvenirs qui se trouveront effacés. A l'un des angles qu'elle fait avec la rue Jacob, il y a un épicier. Quand je passai là, l'autre soir, une jolie fille en négligé entra en courant dans la boutique pour ses provisions du soir, pressée à la vue du garçon qui posait déjà les volets. Je m'arrêtai un instant à la regarder, accueillant toutes les pensées libertines qu'elle faisait venir à mon esprit. A ce moment, un flot de gens déferla de la rue de Buci vers la rue Jacob, avec des cris : « Arrêtez-le ! », cependant qu'un jeune garçon, les distançant un peu, courait de son mieux pour leur échapper.

Je le vis, dans sa course, jeter sur la chaussée un objet qui résonna sur le pavé avec un bruit métallique. Le garçon épicier, quittant sa devanture, s'élança sur le fuyard, l'atteignit, le ceintura de ses bras, et, se retournant, se trouva nez à nez avec un petit bonhomme essoufflé, au visage fripé, un peigne sur l'oreille et vêtu d'une veste blanche, qui se saisit à son tour de l'individu et remonta avec lui vers la rue de Buci, suivi de la même troupe, enchantée maintenant de la capture. Le garçon épicier était revenu, tout près de moi, à ses volets. Des gens, autour de nous, racontaient ce dont il s'agissait : le jeune homme qu'on poursuivait avait dérobé un fer à friser à l'étalage d'un coiffeur de la rue de Buci, lequel, l'ayant surpris, s'était lancé, avec tout le quartier, à sa poursuite. Je m'adressai alors au cornichon, qui ne se tenait pas d'aise de son exploit. « Eh ! bien, lui dis-je, vous êtes content ? Une fois encore, par vous, la société a été sauvée. Grâce à vous, le barbier est rentré en possession de son fer à

friser et ce pauvre jeune homme va pouvoir méditer sur les inconvénients qu'il y a à vouloir faire, à trop bon marché, un cadeau utile et agréable à sa bonne amie. Votre mérite est d'autant plus grand que vous ne saviez pas du tout ce dont il s'agissait. Vous avez entendu crier : « Arrêtez-le ! » Vous vous êtes retourné. Vous avez vu un homme qui courait. Cela vous a suffi. Cette obscure tradition de police qui fait les bons citoyens vous a soudain animé. Vous vous êtes élancé sans en demander davantage. Ne soyez pas modeste : c'est cette même absence de sens critique qui fait les héros. Vous manquez toutefois encore un peu d'expérience. Vous êtes jeune. Vous vous perfectionnerez. En pareil cas, il ne suffit pas de se précipiter et d'arrêter. On doit aussi assommer et jeter à terre le fuyard et le mettre dans le plus mauvais état possible. On s'explique après. La prochaine fois, si pareille affaire se présente, je vous recommande le patron coiffeur. » Toute cette scène et mes félicita-

tions au garçon épicier avaient pris moins de temps que je n'en ai mis à les relater. A ce moment, la jolie fille sortit de l'épicerie, les bras chargés de provisions, se dirigeant vers la rue de Buci. Je la regardai s'éloigner, puis je me remis en route. En passant devant le 13 de la rue de Seine, je pensai à mon ami Billy. Là, il y a plusieurs années, je montai le soir, un jour, dans une pièce étroite, pleine, partout, de livres et de papiers. Il n'était alors qu'un tout jeune gazetier, lui qui est en train de devenir un de nos journalistes notoires et un conteur aussi bref que véridique. Un souvenir qui nous concerne tous les deux me revint à l'esprit. J'avais emmené Billy à la première de *La Pèlerine Ecossaise*, de M. Sacha Guitry, aux Bouffes-Parisiens. C'était en hiver. J'avais mis, pour me garantir du froid, deux vestons l'un sur l'autre, dont le meilleur était le plus court et laissait dépasser l'autre. Nous étions à l'orchestre. Billy, en attendant le lever du rideau, regardait la salle, une salle brillante, les hommes en

habit, les femmes « en peau », couvertes de bijoux. Il eut alors une réflexion digne d'un jeune Rastignac. « Nous sommes certainement ce soir, me dit-il, les deux individus qui ont le moins d'argent. » Le diable si j'aurais pensé à cela. Je regardai Billy : « Mon Dieu ! c'est bien probable, lui répondis-je. Pourtant, cherchez-moi dans tous ces hommes un seul qui ait deux vestons. Ils ont un habit, un smoking... Mais deux vestons ! » J'avais continué à marcher, amusé, à distance, de ma réplique. Qui donc a dit cette parole à la fois charmante et mélancolique : « La vie passe et nous passons aussi » ? Je me la répétais plusieurs fois, en me moquant de moi-même. Je vous l'ai dit : j'étais plein de rêverie. J'atteignis les quais, j'arrivai au Pont des Saints-Pères. Le Carrousel, la place du Théâtre Français, l'avenue de l'Opéra, j'allais mon chemin, encore un chemin que j'ai fait, autrefois, pendant des années, plusieurs fois par jour, dans la journée pour aller à mes occupations et en revenir, la

nuît pour accompagner mon père, à sa sortie de la Comédie-Française, jusqu'à la gare Saint-Lazare, et ensuite pour rentrer chez moi. Dans l'avenue de l'Opéra, je coupai à la rue des Moulins. Je traversai le rue des Petits-Champs, je pris le passage Choiseul, puis la rue de Choiseul. La rue du 4 Septembre traversée, je me trouvai au coin de la rue de Hanovre. Je m'arrêtai là un instant, plus que jamais plein de rêverie. Il faisait encore légèrement jour. Je regardai les maisons de cette rue, le quatrième étage de chacune d'elles. Je me rappelais, — je la sais par cœur et je devrais plutôt dire que je me la disais tout bas, — une phrase d'une lettre de Stendhal à son amie Madame Jules : « *Quand aurez-vous un petit salon bien chaud, au quatrième étage rue de Hanovre, et moi dans ce salon de sept à huit le soir, bavardant avec quelques amis intimes, qui sachent ne rien prendre au sérieux, hors l'amitié et l'amour? Tout le reste n'est qu'une mauvaise plaisanterie.* » Qu'on se moque de moi si on veut : elle

me touche, elle me plaît, elle me charme, elle m'enchanté, cette phrase, (la *Correspondance* fourmille de semblables), par tout ce qu'elle exprime d'intimité, d'abandon, de souvenir, de regret, de sentiment tendre et passionné, de philosophie voluptueuse et délicate. Beyle l'écrivait de Civita-Vecchia, « ennuyeux comme la peste », ainsi qu'il disait. Isolé, obligé à de plates besognes, privé des plaisirs qu'il aimait le plus, soupçonné et soupçonneux, il n'avait de consolation que dans ces lettres qu'il écrivait à ses amis de Paris, notamment à cette « aimable Jules », comme il l'appelait quelquefois. « *Quand aurez-vous un petit salon bien chaud?...* » Certainement, j'explique mal, — j'écris vite! — le plaisir que ces mots me procurent. Que je plains, cependant, les gens qui ne sont pas sensibles à tant de sensibilité jointe à tant de naturel! Et encore, je dis cela?... Cela m'est parfaitement indifférent. Mais il faut quitter la rue de Hanovre, achever mon chemin. Le restant de la rue de Choiseul et je suis au boulev-

vard, actuellement un lieu abominable par la foule qui l'encombre, la plus mélangée qui soit. Je regarde, une minute, toute cette animation. C'est l'heure des théâtres, des cinémas, des musics-halls, de tous les plaisirs nocturnes. Je pense, par contraste, à ma chambre tranquille, là-bas, dans ma maison solitaire, au milieu du grand jardin... Allons ! il faut faire le critique dramatique. Je suis arrivé devant le Vaudeville. J'entre. Je gagne ma place. Le rideau se lève peu après. Nous sommes maintenant à la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry.

Elle est piquante, légère, parfaitement immorale, même assez libertine, pour ne rien omettre. C'est un rien, mais fort amusant à entendre. *Le Mari, la Femme et l'Amant*, c'est M. Sacha Guitry revenu, après *Pasteur*, aux œuvres dans lesquelles il excelle, pleines de trouvailles, d'ingéniosité, de fantaisie, avec un grand sens du comique et souvent un don surprenant d'observation. Vous me direz que le sujet, à en juger par le titre, n'a rien de bien nouveau. C'est

entendu. Mais nous-mêmes, sommes-nous bien nouveaux dans l'un ou l'autre de ces trois personnages que nous sommes tous? Comme toujours, c'est le ton, le tour, l'aspect que M. Sacha Guitry donne au dialogue comme aux situations, qui fait l'originalité de sa pièce et son agrément. On ne verrait plus personne si on voulait ne voir que des gens d'esprit, on n'écouterait plus aucune conversation si on voulait n'entendre que des choses profondes, on ne lirait plus de livres si on voulait ne lire que des chefs-d'œuvre et on n'irait plus au théâtre si on voulait ne voir que des grandes pièces. Un des grands mérites des pièces de M. Sacha Guitry, c'est que ses personnages sont vivants et parlent clair et sans bavardage. Quand on va souvent au théâtre et qu'on voit et entend les pires inventions dans les caractères comme dans le style, on apprécie cela.

Juin 1919.

LES PLAISIRS DU HASARD

DE M. RENÉ BENJAMIN

IL était deux heures moins le quart. Je sortais du Mercure pour aller à la répétition générale du nouveau spectacle du Vieux-Colombier. Je venais de tourner de la rue de Condé dans la rue Saint-Sulpice... Je ne dirai pas de mal de la rue Saint-Sulpice. Certes, elle n'est pas au nombre des rues charmantes ou pittoresques de ce quartier de la rive gauche compris entre le boulevard Saint-Michel et la rue du Bac, et les quais et la rue de Vaugirard. Elle ne vaut pas, même de bien loin, la rue de Seine, la reine, ou peu s'en faut, des rues de la rive gauche, la rue Mazarine,

la rue Guénégaud, la rue Bonaparte dans la partie comprise entre les quais et Saint-Germain-des-Prés, la rue de l'Odéon ou la rue Jacob. Elle ne vaut même pas la rue de Savoie, la rue Cardinale, la rue Férou, la rue Servandoni, ou ce qui reste de la vieille rue de Varenne. Mais elle est charmante et presque pleine d'agrément quand on la compare à la hideuse rue de Rennes, au déplaisant boulevard Raspail, à l'affreux boulevard Saint-Germain, au répugnant boulevard Saint-Michel. Voilà des voies où je ne voudrais pas habiter, m'y offrirait-on pour rien le plus bel appartement. J'aime dans une rue de Paris l'intimité, le passé, la diversité. Les voies que je viens de dire, j'ai l'impression, quand on y habite, qu'on doit s'y sentir chez soi comme dans la rue.

Regardez un peu la rue Saint-Sulpice quand vous y passerez. Elle a, je m'exprime peut-être mal, des attraits personnels et des attraits de perspective. Qu'on la regarde d'une extrémité ou de l'autre, la vue est charmante. De la rue de Condé, où elle

commence, c'est, à l'autre bout, passé la muraille noirâtre de Saint-Sulpice, l'éclaircie soudaine de la place Saint-Sulpice, comme un grand espace de lumière. Quand on la regarde de la place Saint-Sulpice, elle semble fermée, à l'autre extrémité, par le côté gauche de la rue de Condé et la vieille maison élégante et sobre, aux hautes fenêtres garnies de glycines, au rez-de-chaussée de laquelle la papeterie Gallin-Fuzelier a ses magasins. Parcourez-la maintenant dans sa partie la plus agréable, celle comprise entre la rue de Condé et la rue de Tournon. A gauche, un serrurier, une crémerie, un rétameur, un antiquaire, une fruiterie, une herboristerie, un marchand de cuirs, un autre antiquaire. Il y a même, au numéro..., au premier étage, une Madame X..., qui fait, de dix heures à sept heures, des massages sur lesquels la confusion n'est pas possible. J'ai appris cela tout récemment, en lisant par curiosité une petite feuille qui fait sa spécialité de ces annonces, et, l'autre matin, comme je pas-

sais dans la rue, j'ai vu entrer là l'écrivain S... B..., qui me connaît moins que je le connais, et qui ne se doutait guère que je le regardais. Encore un qui n'a pas dû faire un bon mariage pour qu'il ait ainsi le besoin de se faire masser d'aussi bonne heure.

Du côté droit, un libraire, un antiquaire, un deuxième antiquaire, une fruiterie, une lingerie, une teinturerie, une boutique de vieux étains, une autre teinturerie, dans laquelle il y a un chat siamois gâté comme un enfant et qui se prélassait dans la montre, au milieu des dentelles et des étoffes. Il y a quelque temps, j'ai vu, chez ce deuxième antiquaire, une vieillerie que j'ai bien failli acheter. C'était un théâtre en carton, dans le genre de ceux qu'on fait comme jouets pour les enfants. Il n'était pas laid, toutes ses couleurs un peu fanées. J'ai été arrêté par le prix que je pensais qu'on me ferait et par la scène mythologique que représentaient les personnages qui le garnissaient. Je n'ai aucun goût, en effet, pour la mythologie ni pour tout ce qui touche

à l'antiquité. Je me moque complètement des Grecs et des Romains et de ce que pouvaient faire et penser tous ces gens-là. Le passé commence pour moi à Louis XIV, au delà je n'en ai cure. J'aurais voulu une scène de la comédie italienne ou des personnages de notre théâtre comique. N'est-ce pas dans un livre de M. Henri de Régnier que j'ai lu qu'on trouve quelquefois, en Italie, chez des antiquaires, de ces théâtres de marionnettes du temps de l'Italie heureuse, fantasque et masquée, l'Italie de Goldoni, de Gozzi, de Da Ponte et de Casanova? Je deviendrai peut-être plus riche un jour. Il faudra que je prie un ami voyageur de me rapporter un de ces théâtres. Un théâtre où je serais seul! Des acteurs muets! L'imagination des spectacles charmants qu'il donna en d'autres temps, pour des spectateurs dont la vie était toute diversité et toute gaieté! Cela me consolerait des théâtres réels où il me faut passer tant de soirées.

Le reste de la rue Saint-Sulpice, de la rue de Tournon à la place, est d'un autre

genre. Quelques boutiques sans intérêt et on arrive à ces étonnants magasins consacrés aux attributs de la religion : livres, chapelets, chemins de croix, statues et statuettes de toutes tailles et de tous genres, dont ce quartier a la spécialité. Vous connaissez ces étalages, ces scènes édifiantes composées de personnages groupés devant des fonds de toile peinte. Qu'on ne s'étonne pas de me voir en parler ici. C'est encore du théâtre et c'est ma partie. Je m'arrête quelquefois devant ces magasins. Je regarde ces statues, généralement grandeur nature, et peintes, qui représentent le Christ, la Vierge et les saints les plus importants. Ce qui me surprend, c'est de les voir souvent changer chacun de physionomie et d'allure suivant le magasin qui les exhibe. Ici, le Christ est blond, avec beaucoup de barbe, l'aspect d'un homme fait et solide. Là, il est brun, avec une barbe légère, et quelque chose de romantique et mal portant. Ici, la Vierge a un visage tranquille, avec de bonnes couleurs, des formes rebondies,

l'air d'une bonne ménagère très terrestre. Là, elle est mince, pâle, diaphane, les yeux alanguis, l'attitude lasse et précieuse, on croirait vraiment qu'elle va s'envoler. Il en va de même pour les saints, que chaque marchand expose dans un modèle de son choix. Je me rappelle, en regardant tout cela, le mot de Lichtenberg : « Les saints en bois sculpté ont plus fait dans le monde que les saints vivants. » C'est fort vrai et cela donne une belle idée de l'intelligence humaine. Mais encore faut-il pouvoir s'y reconnaître et ne pas avoir sa confiance mise en déroute par de pareils avatars. Songez à tous ces dévots et dévotes qui vont s'agenouiller devant ces statues et qui prient les uns un Christ brun, une Vierge en bonne santé, les autres un Christ blond, une Vierge chlorotique, et, tous, des saints qui changent de physionomie suivant qu'ils sortent d'une boutique ou d'une autre. On devrait faire plus attention à ces différences et les éviter. Elles sont dangereuses et font entrer le doute dans l'esprit. La religion n'a-t-elle

pas assez de mystère? Qu'on ait au moins quelque certitude dans le domaine physique. A moins que l'Église, qui s'y connaît mieux que moi, ne soit assurée que le vrai fidèle ne réfléchit jamais et n'examine rien et se contente de prier les yeux fermés autant que l'esprit. Une chose que je regarde aussi, quand je passe devant ces magasins, ce sont ces images imprimées qui représentent des personnes décédées. Une petite légende placée au bas invite à prier pour elles, que le Seigneur a reçues en son sein. On a là comme un petit musée de dévots et de dévotes qui ont réalisé leur rêve, paraît-il, et ont vu leur prières exaucées. Ils ne sont généralement pas très séduisants, ces habitants du Paradis. Ils ont des figures revêches, pincées, médiocres, égoïstes et quelque peu sournoises. Mauvaise réclame pour les vertus chrétiennes, si elles vous donnent de ces visages. C'est André Gide, je crois bien, qui a dit qu'un homme vaut selon l'inquiétude qu'il a en lui? J'en suis désolé. Je n'ai vraiment aucune inquiétude

d'aucune sorte. Je suis on ne peut plus terre à terre, enfoncé dans l'épaisse matière. Aucun au-delà ne me tourmente et je suis au contraire solidement assuré sur ce point. Je sais que je mourrai tout entier et je n'attends rien de rien. En un mot, le mécréant accompli, n'en déplaît aux amateurs de chimères. Mais j'y pense chaque fois qu'en passant je regarde les images de ces élus : si j'avais quelque inquiétude touchant la suite de cette vie terrestre, ce serait bien d'aller au Paradis et de m'y trouver en société avec tous ces honnêtes gens.

Je venais donc d'entrer dans la rue Saint-Sulpice pour me rendre au Théâtre du Vieux-Colombier. J'avais jeté un coup d'œil, en passant, chez l'antiquaire, pour voir si le théâtre en carton était toujours là et je venais de faire rentrer chez lui un chat de boutiquier qui se promenait imprudemment sur la chaussée. A ce moment, j'aperçus sur l'autre trottoir, venant en sens contraire de moi, mon ami André Billy. Tout le monde connaît André Billy. C'est

un garçon grand, blond, à lunettes, les cheveux bouclés, toujours vêtu de clair, à la marche décidée, qui traîne dans tous les quartiers de Paris, fait le gourmet dans des restaurants curieux, court les femmes et commence à prendre du ventre. Son nom n'est-il par charmant? Un nom de cirque, un nom de clown. « Hip! Billy! » (Il faut prononcer sans mouiller les l, comme dans : balle). Avant de le connaître, je prenais ce nom pour un pseudonyme plein de fantaisie. C'est André Billy qui a commencé ma réputation, du temps qu'il rédigeait les *Échos à Paris-Midi*. Il avait sans cesse des anecdotes à raconter sur mon compte et me prêtait plus d'esprit que je n'en ai réellement. Il a publié plusieurs romans : *Bénoni*, *La Dame à l'arc en ciel*, *La Malabée*, *Écrit en songe*, *Barabour ou l'Harmonie universelle*, un livre sur *Paris vieux et neuf* illustré par Huard, quelques livres d'observations parisiennes : *Scènes de la vie littéraire à Paris*, *La Guerre des journaux*. Voilà plus d'un an que j'attends le petit volume

sur Guillaume Apollinaire que doit lui éditer la Sirène. C'est un écrivain vivant, prompt, clair, très observateur. Il ne lui manque qu'une chose, selon moi : un peu plus de réflexion et un peu plus d'application. Il se dépêche toujours trop, comme tous les gens de plaisir. Il n'a pas l'air de se douter des avantages qu'on retire de revoir un peu ce qu'on écrit du premier jet et qui fait qu'on améliore toujours un peu. Il tient la critique littéraire à *L'Œuvre* et rédige de petits articles quotidiens au *Petit Journal*. Il pourrait là soutenir souvent et utilement la cause des animaux et ne le fait jamais, ce qui me fait en secret l'accabler de reproches et lui en vouloir pour son indifférence. Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs mois. Il m'aperçut en même temps. Nous nous rejoignîmes et comme je lui demandais où il allait, pour se trouver dans ce quartier, j'appris qu'il allait comme moi au Vieux-Colombier. « Vous prenez un singulier chemin, lui dis-je, car vous lui tournez le dos. — J'ai le temps, me répondit-il. Je flâne

un peu. Je regarde chez les antiquaires, s'il n'y a pas quelque vieux meuble... — Comme on voit que vous êtes encore jeune, lui dis-je en riant. Vous pensez encore à acheter des meubles. Voilà une pensée que je n'ai plus guère. » Et comme il riait à son tour : « C'est vrai, continuai-je. Je ne me sens guère de goût à faire des achats de ce genre. Il est trop tard. Ma vie aura été ainsi faite que les choses me faisaient envie quand je ne pouvais les acheter et qu'elles ne me disent plus rien maintenant que je pourrais les avoir. Le fauteuil sur lequel je me repose, dans mon cabinet, est tout défoncé. La chaise sur laquelle je m'assieds pour écrire a un montant de son dossier cassé et le siège en fort mauvais état. Le sommier sur lequel je couche est bien fatigué. Mes livres, mes papiers, s'empilent les uns sur les autres, sur une vieille commode, et quand je veux un livre je dois souvent renoncer à lire plutôt que de déranger tout cela. Je n'ai qu'une chaise, au rez-de-chaussée, que nous nous repassons, ma bonne et moi.

Quand quelqu'un me rend visite par hasard, c'est toute une affaire pour lui de trouver de quoi s'asseoir. Ma chambre à coucher, si nue, a tout l'air d'une pièce dans laquelle on a emménagé le matin. Eh! bien, je m'en contente. C'est assez bon pour finir ma vie. Ce serait folie d'acheter maintenant des choses dont je jouirais peut-être si peu. Je n'ai plus de goût, je ne me sens plus d'attrait que pour l'inutile, le superflu, ce qui fait uniquement plaisir. Ce qui est utile me fait horreur. Et encore, ce superflu qui me fait plaisir, aussitôt que je l'ai je m'en moque. Aussi ai-je fini par y renoncer également. » Nous marchions tous les deux vers le théâtre et Billy me donnait de ses nouvelles, depuis si longtemps que je l'avais vu. J'appris ainsi qu'il vient de terminer, avec Jules Bertaut, une pièce sur Balzac, ayant pour titre le nom même de l'écrivain et montrant celui-ci au milieu des personnages de son œuvre. On connaît l'histoire de Balzac avec la duchesse de Castries, qui lui servit de modèle pour la duchesse de

Langeais. La pièce le montre aux prises avec elle. Il a pour rival le baron du Tillet, qui l'emporte. Il est ruiné dans l'affaire Nucingen, saisi, vendu, arrêté et conduit à Clichy. En un mot, une idée curieuse, consistant à donner aux héros du romancier la même réalité qu'à lui-même. Comme j'en faisais compliment à Billy : « Mais dites donc, me dit-il, vous savez que nous devons toujours écrire une pièce ensemble. Quand vous déciderez-vous ? » C'est vrai. Voilà plusieurs années que nous avons fait le projet d'écrire une pièce tous les deux. Sur quel sujet, avec quels personnages, dans quel ton, nous ne le savons guère ni l'un ni l'autre. Dans ma pensée, c'était un petit acte, sur un sujet libertin, pris dans la réalité. Je voyais trois personnages : un mari, une femme, un amant, dans un petit milieu bourgeois. J'avais les premières répliques et celles de la fin. Dans ma pensée, Billy ferait le reste. J'y ai renoncé. Je me méfie du théâtre, depuis que j'ai vu tant de pièces, et j'ai profité de notre rencontre

pour le dire à Billy. « C'est trop difficile, mon cher. On risque trop de se tromper. On écrit sur le papier des choses qu'on trouve drôles. On est sûr d'être spirituel et piquant et d'amuser ses spectateurs. Et quand on entend tout cela sur la scène, rien n'est plus drôle du tout ni spirituel, mais long, ennuyeux et fatigant. J'ai acquis quelque réputation comme critique dramatique. C'est assez drôle, je le reconnais. Je ne suis pas pressé de la compromettre en me transformant en auteur à insuccès. »

Je ne me doutais pas que la pièce de M. René Benjamin, *Les Plaisirs du Hasard*, allait si bien me donner raison. André Billy placé loin de moi, je le retrouvais à chaque entr'acte. « Eh ! bien, qu'en dites-vous ? lui disais-je. Vous voyez ce que je vous disais tout à l'heure. M. René Benjamin a certainement cru qu'il écrivait une chose très drôle, débordante d'esprit, neuve, de la plus haute fantaisie. L'effet sur le public ne faisait certainement pas de doute pour lui. Il a même dû s'amuser beaucoup en

écrivait sa pièce. Le résultat ? Un mot drôle de temps en temps, noyé dans des longueurs. Un comique qui ne porte pas, pour être trop forcé. Une fantaisie qui apparaît trop inventée. Un personnage principal qui devrait plaire et qui agace par sa prétention à être un personnage unique. En tout, une pièce qui devrait amuser et qu'on trouve interminable. Et vous ne pouvez pas dire, quand je parle ainsi, que je le fais en critique de parti-pris, en homme difficile. Vous pouvez juger comme moi, et voir que toute la salle pense de même. La pièce de M. René Benjamin est une excellente leçon. Faites du théâtre si vous voulez, mon cher Billy. Moi, je préfère continuer à juger les pièces des autres et à me garder d'en écrire. »

J'aurais pu écrire une chronique beaucoup mieux sur la pièce de M. René Benjamin. *Les Plaisirs du Hasard!* C'est un si beau titre ! Ce sont aussi les plus beaux plaisirs. Le hasard lui-même en a décidé autrement. On n'est pas brillant tous les jours.

Juin 1922.

TABLE

TABLE

LA MORT DE JULES CLARETIE	5
L'ILLUSIONNISTE.	13
LA CHARTREUSE DE PARME	31
LE MARI, LA FEMME ET L'AMANT	49
LES PLAISIRS DU HASARD.	59

CE LIVRE, L DE L'ALPHABET DES LETTRES
achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 28
décembre 1925, par Ducros et Colas, Maîtres-Im-
primeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur
papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries
du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur
japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25
exemplaires sur japon impérial, numérotés de
16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande,
numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé
à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été
tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabéti-
quement de a à z ; et 30 exemplaires hors com-
merce sur papiers divers, numérotés de 1 à xxx.

Exemplaire N^o XXI

